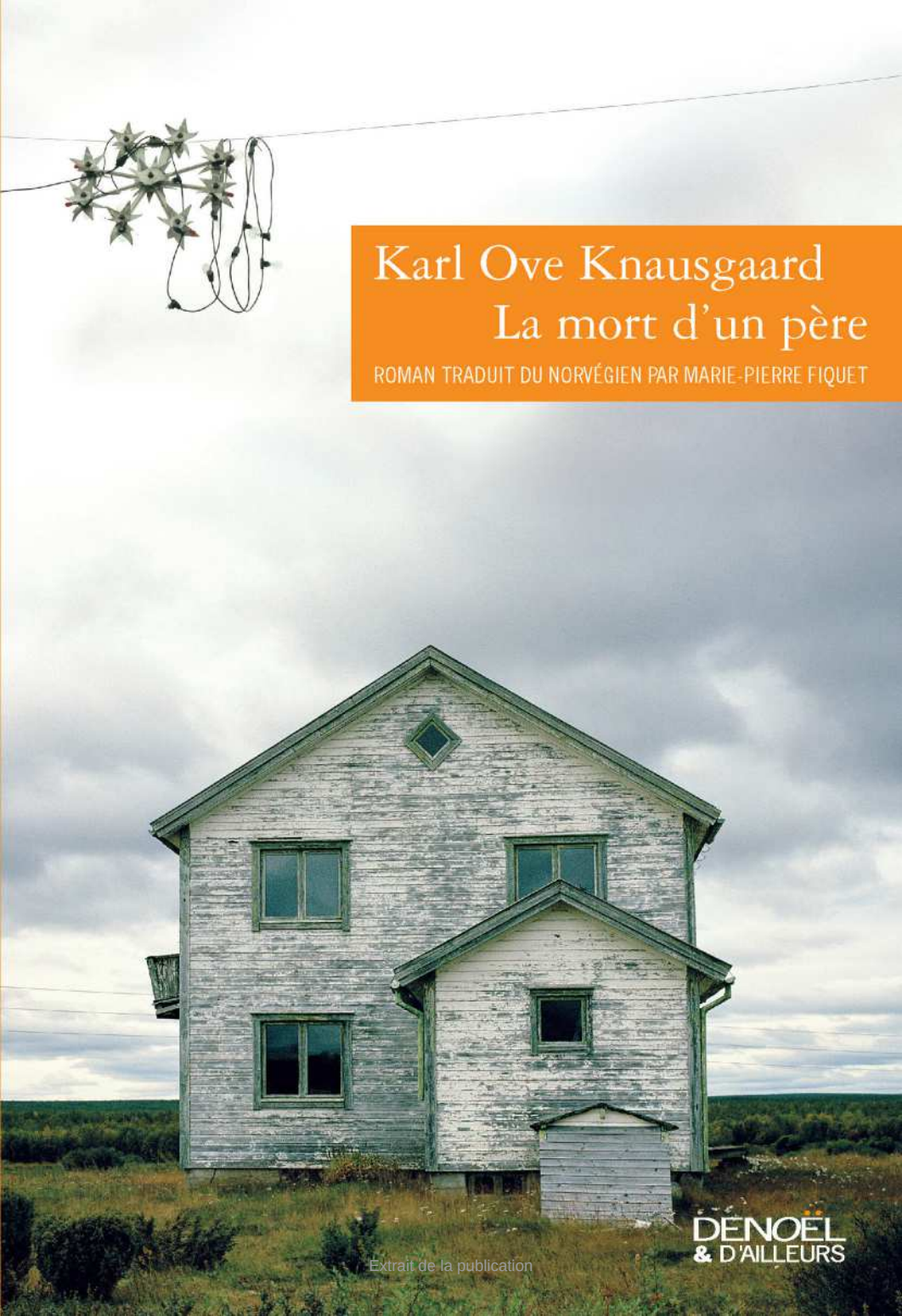

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La mort d'un père

Karl Ove Knausgaard

La mort d'un père

MON COMBAT

LIVRE PREMIER

roman

Traduit du norvégien
par Marie-Pierre Fiquet

DENOËL
& D'AILLEURS

Extrait de la publication

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA (Norwegian Literature Abroad)
et du Centre national du livre

Titre original :
Min kamp I

© 2009, Forlaget Oktober A/S

All rights reserved

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2012

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Pour un cœur, la vie est une chose simple : il bat aussi longtemps qu'il peut, puis il s'arrête. Un jour ou l'autre, ce mouvement scandé cesse de lui-même et le sang commence à refluer vers le point le plus bas du corps où il s'accumule en une petite flaque visible de l'extérieur, comme une tache molle et sombre sur la peau de plus en plus blanche, en même temps que la température baisse, que les membres se raidissent et que les intestins se vident. Ces transformations des premières heures se font si lentement et avec une telle assurance qu'elles ont quelque chose de rituel en elles comme si la vie capitulait selon des règles précises, un genre d'accord tacite auquel même les agents de la mort se soumettent avant d'entamer leur invasion du territoire qui, elle, est irrévocable. Rien ne peut arrêter les hordes de bactéries qui commencent à se disséminer à l'intérieur du corps. Si elles avaient essayé, ne serait-ce que quelques heures plus tôt, elles auraient été combattues immédiatement mais là, tout est calme et c'est sans peine qu'elles s'enfoncent de plus en plus dans les zones sombres et humides. Elles abordent les canaux de Havers, les cryptes de Lieberkühn et les îlots

Extrait de la publication

de Langerhans. Elles atteignent la capsule de Bowman dans les néphrons, la colonne de Clark dans le corps spinal et la substance noire dans le mésencéphale. Puis elles touchent le cœur. Il est toujours intact mais dépourvu du mouvement auquel toute sa construction était dédiée, on dirait un lieu déserté, comme un chantier que des ouvriers auraient abandonné en toute hâte avec ses véhicules immobiles et brillants dans la nuit, ses baraquements vides et ses wagonnets pleins, suspendus, arrêtés dans leur ascension de la paroi rocheuse.

Aussitôt que la vie quitte un corps humain, il appartient au non-vivant. Les lampes, les valises, les tapis, les clenches, les fenêtres. Les terres, les marécages, les ruisseaux, les montagnes, les nuages, le ciel. Rien de tout cela ne nous est étranger et, bien que nous soyons en permanence entourés d'objets et de phénomènes non vivants, il existe peu de choses qui provoquent en nous autant de désagrément que de voir quelqu'un pris par la mort, du moins à en juger par tous les efforts que nous faisons pour maintenir les cadavres hors de la vue. Dans les hôpitaux, ils sont cachés dans des chambres spéciales auxquelles on accède par des ascenseurs et des couloirs réservés et si, par mégarde, on s'y fourvoyait, on verrait que les cadavres y sont transportés toujours couverts. Quand il faut les sortir de l'hôpital, on les fait passer par une porte spéciale et on les met dans des voitures aux vitres teintées. Dans les églises, ils disposent d'un endroit particulier, sans fenêtre, et pendant les obsèques, ils sont dans un cercueil fermé jusqu'à leur mise en terre ou leur crémation. On a du mal à discerner le côté pratique de cette façon de faire. On pourrait très bien transporter les

Extrait de la publication

cadavres à travers les couloirs des hôpitaux sans les couvrir et les mettre ensuite dans des taxis ordinaires, sans aucun risque pour personne. L'homme âgé qui meurt dans une salle de cinéma pourrait très bien rester dans son fauteuil jusqu'à la fin du film et même pendant la séance suivante. Le professeur terrassé par une attaque dans la cour de l'école n'a pas besoin d'être évacué immédiatement, il n'arrivera rien, même si on ne peut s'en occuper qu'après l'école ou dans la soirée. Et quand bien même un oiseau se mettrait à le picorer, quelle importance ? Est-ce que ce qui l'attend dans la tombe sera mieux uniquement parce qu'on ne le verra pas ? Tant que les morts ne nous encombrent pas, il n'y a aucune raison de se presser, ils ne mourront pas une seconde fois. C'est particulièrement vrai en hiver. Les sans-abri qui meurent de froid sur les bancs ou sous les porches, les candidats au suicide qui se jettent du haut des bâtiments ou des ponts, les vieilles qui tombent dans les pommes dans l'escalier, les victimes d'accidents coincés dans leur voiture, le jeune homme ivre qui tombe dans la mer après une soirée en ville, la petite fille qui se retrouve sous les roues d'un bus, pourquoi cette précipitation à les cacher ? Par décence ? Quoi de plus décent que des parents puissent voir leur petite fille une ou deux heures après, sur le lieu de l'accident, allongée dans la neige, qu'ils puissent voir aussi bien sa tête broyée que le reste du corps intact, aussi bien ses cheveux ensanglantés que son anorak propre ? Elle serait là, exposée au monde, sans secret. Mais même cette petite heure dans la neige est impensable. Une ville qui ne sait pas ôter ses morts de la vue, où l'on peut les voir dans les rues et les ruelles, les parcs et les parkings, n'est pas une

ville mais un enfer. Et que cet enfer reflète notre condition d'une façon plus réaliste, et au fond plus vraie, n'a aucune importance. Nous savons bien ce qu'il en est mais nous ne voulons pas le voir, d'où cet acte de refoulement collectif, l'escamotage des corps morts.

Mais dire ce qu'on refoule exactement est beaucoup plus difficile. Ça ne peut être la mort en soi car elle est omniprésente dans la société. La quantité de morts mentionnée quotidiennement dans les journaux ou montrée aux actualités varie selon les circonstances mais reste probablement à peu près constante d'une année sur l'autre et, parce qu'en plus elle est relayée par de nombreuses chaînes de télévision, il est pratiquement impossible d'y échapper. Pourtant cette mort-là n'est pas redoutable. Bien au contraire, on en redemande et on paie volontiers pour la voir. Si on ajoute à cela les énormes quantités de morts que produisent les fictions, on comprend encore moins bien qu'il faille, par ailleurs, les ôter systématiquement de la vue. Si ce n'est pas la mort en tant que phénomène qui nous effraie, pourquoi cette gêne devant les corps morts ? Soit qu'il existe deux sortes de mort, soit qu'il existe une contradiction entre notre représentation de la mort et la mort telle qu'elle est en réalité, ce qui au fond revient au même : l'essentiel restant que notre vision de la mort est tellement ancrée dans notre conscience que non seulement nous sommes ébranlés lorsque la réalité s'en éloigne mais, en plus, nous essayons de la cacher par tous les moyens. Non pas comme le résultat d'une quelconque réflexion délibérée, ce que sont les rituels, par exemple l'enterrement, dont la signification aujourd'hui négociable l'a fait basculer de l'irrationnel vers le rationnel et du collectif

Extrait de la publication

vers l'individuel — non, la façon dont nous escamotons les morts n'a jamais fait l'objet d'aucune discussion, c'est quelque chose qu'on a toujours fait par nécessité, que personne ne peut expliquer mais que tout le monde connaît : si ton père meurt sur la pelouse un dimanche d'automne balayé par le vent, tu le rentreras si possible dans la maison. Et si tu ne peux pas, au moins tu le couvriras. Cette réaction impulsive face aux morts n'est pas la seule que nous ayons : il est tout aussi frappant de vouloir les mettre le plus vite possible au niveau du sol. On imagine mal un hôpital installer ses salles d'autopsie et sa morgue au dernier étage, car les morts sont toujours entreposés le plus près possible de la terre et le même principe régit les institutions qui s'occupent d'eux : une société d'assurances peut très bien avoir ses bureaux au huitième étage mais pas une entreprise de pompes funèbres. Elles sont toutes au rez-de-chaussée. Il est malaisé de dire d'où ça vient et on pourrait être tenté de croire qu'à l'origine de cette convention il y avait une raison pratique, que la cave étant froide, elle était le meilleur endroit pour conserver les corps, et ce principe aurait été maintenu tel quel jusqu'à l'époque des réfrigérateurs et des chambres froides, si ce n'était que le fait même de monter les corps dans les étages soit tout simplement *contre nature*, comme si hauteur et mort s'excluaient mutuellement. Comme si nous possédions une sorte d'instinct chtonien, quelque chose de profondément ancré en nous qui nous obligerait à mener nos morts en terre, cette terre d'où nous venons.

Extrait de la publication

Il peut donc sembler que la mort se distribue selon deux systèmes différents. Le premier est lié à la dissimulation, la pesanteur, la terre et les ténèbres, le second à la transparence, la légèreté, l'air et la lumière. Quelque part dans une ville du Moyen-Orient, un père et son fils se font tuer au moment où le père essaie d'écarter le fils de la ligne de tir. L'image de leurs corps, enlacés au moment où les balles les touchent et les font tressauter sous l'impact, est filmée, transmise à un des milliers de satellites qui tournent autour de la Terre puis diffusée sur les téléviseurs du monde entier, de là elle pénètre dans notre conscience comme une image supplémentaire de morts ou d'agonisants. Ces images n'ont aucun poids, aucune dimension, aucune temporalité, aucune localisation, ni aucun lien non plus avec les corps d'où elles proviennent. Elles sont nulle part et partout. La plupart d'entre elles ne font que nous traverser puis disparaissent, d'autres, pour des raisons diverses, restent et vivent dans l'obscurité de notre cerveau. Une skieuse tombe dans une descente et se sectionne l'artère fémorale, le sang coule en une traînée rouge sur la piste blanche, elle meurt avant même que le corps achève sa course. Un avion décolle au-dessus des maisons de banlieue, des flammes s'échappent de ses ailes, il explose et se transforme en boule de feu dans le ciel bleu. Un soir, un bateau de pêche coule au large de la Norvège du Nord, les sept membres de l'équipage se noient, le lendemain, l'événement est relaté dans tous les journaux, c'est un mystère, dit-on, car la mer était calme et le bateau n'a émis aucun signal de détresse, il a simplement disparu. C'est cet aspect-là de l'événement que les rédactions des journaux télévisés soulignent en montrant les images

Extrait de la publication

d'une mer calme filmée depuis un hélicoptère sur les lieux de l'accident. Sous un ciel nuageux, la houle gris-vert paisible et lourde est d'un autre tempérament que les brusques sommets d'écume blanche qui apparaissent çà et là. Je suis seul à regarder ces images. C'est sûrement une journée de printemps car mon père travaille dans le jardin. Les yeux rivés sur la mer, je n'entends pas ce que dit le commentateur quand, tout à coup, *apparaissent les contours d'un visage*. Je ne sais pas combien de temps ça dure, quelques secondes, peut-être, mais suffisamment longtemps pour que ça m'impressionne énormément. Dès que le visage disparaît, je me lève pour aller raconter ça à quelqu'un. Ma mère est de garde, mon frère a un match et les autres enfants de la cité ne m'écouteront pas. Ce sera donc papa, me dis-je en me dépêchant de descendre l'escalier. J'enfile des chaussures, une veste, ouvre la porte et contourne la maison en courant. Nous n'avons pas le droit de courir dans le jardin et, avant d'arriver dans son champ de vision, je ralentis et finis par marcher. Il est derrière la maison, en contrebas, là où il y aura un potager, et il frappe avec une masse sur un morceau de rocher. Bien que la dénivellation ne soit que de quelques mètres, la terre noire bêchée où il se tient et l'épais bosquet de sorbiers qui pousse derrière lui au-delà de la clôture font que le déclin du jour est plus avancé de ce côté-là. Quand il se redresse et se tourne vers moi, son visage est pratiquement dans la pénombre.

J'ai malgré tout assez d'informations sur son humeur. Elle ne s'exprime pas sur son visage mais dans sa façon de se tenir et c'est plus l'intuition qui me la révèle que l'analyse intellectuelle.

Extrait de la publication

Il pose la masse et enlève ses gants.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-il.

— Je viens de voir un visage dans la mer à la télé, dis-je en m'arrêtant en face de lui, sur la pelouse.

Dans l'après-midi, le voisin a abattu un pin et l'air est saturé de la forte odeur de résine qui émane des bûches de l'autre côté du muret en pierre.

— Un plongeur ? dit papa.

Il sait que je m'intéresse à la plongée et ne peut s'imaginer que quelque chose d'autre puisse me passionner au point de sortir lui en parler.

Je secoue la tête.

— C'était pas une personne. C'était une sorte d'image dans la mer.

— Une sorte d'image, hein, dit-il en sortant son paquet de cigarettes de la poche de sa chemise.

J'acquiesce et tourne les talons pour repartir.

— Attends un peu.

Il craque une allumette et baisse à peine la tête pour allumer la cigarette. La flamme creuse une petite grotte de lumière dans le crépuscule gris.

— Alors, dit-il.

Après avoir tiré longuement sur sa cigarette, il pose un pied sur le rocher et se met à fixer la forêt de l'autre côté de la route. Ou bien peut-être le ciel au-dessus des arbres.

— C'était une image de Jésus ? dit-il en levant les yeux vers moi.

Sans le ton aimable de sa question et la longue pause qu'il fit avant de la formuler, j'aurais pu croire qu'il se moquait de moi car il trouve un peu gênant que je sois croyant. Tout

Extrait de la publication

ce qu'il veut, c'est que je sois comme les autres et, parmi tous les enfants qui grouillent dans la cité, son plus jeune fils est le seul à se dire croyant.

Mais là, il se pose vraiment la question.

Je sens une bouffée de joie m'envahir car il s'intéresse à moi, mais je suis en même temps un peu vexé qu'il me sous-estime autant.

Je secoue la tête.

— C'était pas Jésus, dis-je.

— Ça fait presque plaisir à entendre, dit-il en souriant.

Tout en haut de la côte, on perçoit le faible chuintement d'une roue de vélo sur l'asphalte. Le bruit s'amplifie rapidement et la cité est tellement calme qu'un autre son léger et chantant se détache nettement du sifflement lorsque la bicyclette, quelques secondes plus tard, passe tout près de nous sur la route.

Papa tire à nouveau sur sa cigarette avant de la jeter à moitié fumée par-dessus la clôture, tousse un peu, renfile ses gants et reprend la masse.

— N'y pense plus, dit-il en levant les yeux vers moi.

J'avais huit ans à ce moment-là, mon père en avait trente-deux. Bien que je ne puisse toujours pas dire que je le comprenne ou même quel genre d'homme il était, avoir aujourd'hui sept ans de plus qu'il n'avait à l'époque rend certaines choses plus faciles à saisir. Par exemple la grande différence qu'il y avait entre nos journées. Mes journées à moi avaient du sens, chaque pas débouchait sur une opportunité qui me comblait d'une manière aujourd'hui proprement incompréhensible. Le sens de ses journées à

Extrait de la publication

lui n'était pas concentré dans des événements isolés mais s'étalait sur des espaces tellement vastes qu'on ne pouvait les saisir qu'à l'aide de notions abstraites. La Famille en était une, la Carrière une autre. Je pense qu'il n'y avait pour ainsi dire jamais d'imprévu dans ses journées à lui, qu'il devait savoir de quoi elles seraient faites et comment se comporter. Il était marié depuis douze ans et professeur de collège depuis huit ans, il avait deux enfants, une maison et une voiture. Il était élu au conseil municipal où il siégeait pour le parti de la gauche. L'hiver, il faisait de la philatélie, non sans succès d'ailleurs, car en peu de temps il était devenu l'un des meilleurs collectionneurs de la région. L'été, c'était le jardin qui occupait son temps libre. Je ne sais rien de ce qu'il pensait ce soir-là, rien non plus de l'image qu'il avait de lui-même lorsqu'il s'est redressé dans la pénombre, la masse dans les mains, mais je suis convaincu qu'il avait le sentiment de bien comprendre le monde autour de lui. Il savait qui étaient tous les habitants de la cité et où se situer socialement par rapport à eux, il savait probablement aussi d'autres choses sur eux, qu'ils auraient préféré cacher, parce qu'il était le professeur de leurs enfants mais aussi parce qu'il avait le don de déceler les faiblesses des autres. Appartenant à cette nouvelle classe moyenne ayant fait des études, il était aussi très au fait des choses du monde grâce aux quotidiens, à la radio et à la télévision. Il avait de bonnes connaissances en botanique et en zoologie car il s'y était beaucoup intéressé quand il était jeune et, sans pouvoir dire qu'il était très versé dans les autres matières scientifiques, il en connaissait au moins les principes de base acquis au lycée. Il avait davantage de connaissances en histoire, en norvégien et en anglais

Extrait de la publication

qu'il avait étudiés à l'université. En d'autres termes, il n'était expert en rien, sauf peut-être en pédagogie, mais avait des connaissances dans tous les domaines. À cet égard, il était le professeur certifié type d'une époque où le fait d'enseigner au collège jouissait d'une certaine reconnaissance. Le voisin qui habitait de l'autre côté du muret en pierre, Prestbakmo, était professeur dans le même collège, Olsen aussi, qui habitait en face de la pente boisée derrière la maison, et Knudsen, à l'autre bout de la rocade, était principal adjoint dans un autre collège. Donc, lorsque mon père leva la masse au-dessus de sa tête et la laissa s'abattre sur le rocher ce soir de printemps du milieu des années soixante-dix, il le fit dans un monde qu'il connaissait bien et qui lui était familier. Ce n'est qu'arrivé à son âge que j'ai compris que cela aussi avait un coût. Quand notre connaissance du monde s'étend, non seulement la douleur qu'il occasionne diminue mais aussi son sens. Comprendre le monde, c'est prendre une certaine distance par rapport à lui. Ce qui est trop petit à voir à l'œil nu comme les molécules et les atomes, nous l'agrandissons, ce qui est trop grand comme les formations nuageuses, les deltas, les constellations, nous le rapetissons. Nous ne pouvons fixer les choses qu'après les avoir mises à la portée de nos sens et ce que nous avons fixé s'appelle la connaissance. Nous passons toute l'enfance et l'adolescence à nous efforcer de trouver la bonne distance face aux choses et aux phénomènes. Nous lisons, nous apprenons, nous expérimentons, nous rectifions. Et puis arrive le jour où toutes les distances et les systèmes nécessaires sont établis. C'est à partir de là que le temps commence à passer plus vite. Il ne rencontre plus aucun obstacle, tout est établi, le temps traverse nos

Extrait de la publication

vies, les jours passent à une vitesse farouche et, avant même de s'en apercevoir, on a quarante, cinquante, soixante ans… Le sens a besoin de plénitude, la plénitude a besoin de temps, le temps a besoin de résistance. La connaissance est distance, la connaissance est stagnation et ennemie du sens.

En d'autres termes, l'image que j'ai de mon père ce soir de 1976 est double : d'un côté je le vois comme je le voyais alors, avec mes yeux de huit ans, imprévisible et terrifiant, d'un autre côté je le vois comme quelqu'un de mon âge dont la vie subissait les rafales du temps qui passe, entraînant avec lui des pans de sens.

Le fracas de la masse contre le rocher résonna dans la cité. Une voiture remonta la pente douce après avoir quitté la route principale et passa, les phares allumés. La porte du voisin s'ouvrit, Prestbakmo s'arrêta sur le seuil, enfila ses gants de travail et inspira l'air pur du soir avant d'empoigner la brouette et de traverser la pelouse. Il y avait dans l'atmosphère l'odeur de poudre émanant du rocher que papa frappait, l'odeur de pin qu'exhalaient les bûches derrière le muret, l'odeur de terre retournée et de forêt et, dans la brise venue du nord, une trace de sel.

Je pensais au visage que j'avais vu dans la mer. Il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis la dernière fois que j'y avais pensé et il avait déjà changé. C'était le visage de papa que je voyais maintenant.

Il cessa de cogner dans son trou.

— Tu es encore là ?

Je hochai la tête.

— Rentre maintenant.

Extrait de la publication